

## Race, identité et africanité : réponse à Ebooussi Boulaga

Dans son essai intitulé « Race, identité et africanité » (*Bulletin du CODESRIA*, 1, 2000), Fabien Ebooussi Boulaga critique les concepts de race, d'identité et d'africanité. Il pose trois points essentiels, dont je vais faire une évaluation critique, l'un après l'autre. Ces points sont les suivants : 1) l'africanité et la « négritude » (en tant que concept racial) ne sont pas synonymes. 2) le concept de « race » est problématique, par action différentielle, et ne possède aucune justification scientifique. Selon Boulaga, « La plus importante diversité, est celle entre individus, et non celle entre groupes... En un mot, selon la science, il n'y aurait qu'une espèce ou race humaine (Boulaga 2000:62). 3) même si les « apparences » semblent contredire les observations scientifiques, celles-ci sont de nature historique, culturelle et ethnique, et servent à donner du sens à l'existence humaine.

### **Négritude, géographie africaine et groupes**

Boulaga (2000:61) débute son discours sur la race par l'hypothèse selon laquelle

l'« Afrique » et la « race noire » peuvent être considérées comme des groupes. Appartenir à l'Afrique, c'est également appartenir à ce groupe. L'« africanité » correspond à l'identité africaine et la « négritude » est l'identité raciale noire. Le terme « Afrique », désignant une « entité » géographique est différent de la notion de race noire, qui représente une « entité » anthropologique et biologique. Ils ne peuvent être comparés que si l'on considère l'Afrique et la race noire comme deux entités démographiques, deux groupes de populations.

Cette affirmation est plutôt problématique, car Boulaga soutient que l'Afrique est un ensemble « géographique », sans définir au préalable le terme « géographique » dans ce contexte précis. L'on suppose que la « géographie » d'une région désigne la flore et la faune locales et naturelles de la région en question. L'on pourrait par exemple, introduire un ours

Lansana Keita  
Fourah Bay College  
Freetown, Sierra Leone

polaire dans un environnement africain, mais il n'en deviendrait pas pour autant un élément de la géographie africaine. Les baobabs appartiennent à la flore et la faune constituant la géographie africaine, mais cela n'est pas le cas des sapins et de la toundra. Il est prouvé scientifiquement que ce sont les caractéristiques climatiques et écologiques d'une région qui déterminent essentiellement la nature et la structure de sa géographie.

Si l'Afrique est décrite comme un ensemble ou une entité géographique, ses éléments constitutifs sont donc ses caractéristiques géographiques naturelles. Il existe des preuves paléontologiques montrant que la race humaine est apparue en Afrique il y a environ 160 000 ans, et que la géographie de cette masse continentale a dans une large mesure déterminé la structure de son peuplement humain local. L'écologie de l'Afrique est essentiellement tropicale et sub-tropicale, ce qui a, sans aucun doute, influencé la structure phénotypique de ses habitants pendant environ 160 000 ans. Il y a 50 000 ans, les migrations humaines de l'Afrique vers les régions situées dans les zones tempérées et arctiques commencèrent, provoquant ainsi des adaptations au niveau de certaines caractéristiques phénotypiques. Nul doute que la géographie européenne a influencé l'apparition de cette branche de l'humanité que l'on pourrait appeler *homo sapiens Europeanus*. L'on pourrait en dire de même de cette branche de l'humanité qui s'est adaptée à la géographie de l'Asie de l'Est : *l'homo sapiens Asiaticus orientalis*. Les habitants de la Chine, du Japon et de la Corée appartiennent indubitablement à cet ensemble géographique.

Une des particularités de la géographie tropicale et sub-tropicale africaine est que les populations humaines ont développé certaines caractéristiques en guise d'adap-

tation, au cours des précédents millénaires, parmi lesquelles une pigmentation de la peau plus ou moins forte. Ainsi, la couleur de la peau varie du noir très foncé (Soudan) au marron, en passant par le jaune, distinctif des populations San, dans le Désert du Kalahari. Pourtant, les anthropologues occidentaux ont cherché à regrouper toutes les populations locales africaines dans l'ensemble « race noire ». Or, si la « race noire » est le produit de la géographie africaine, alors l'« identité africaine » est synonyme de l'« identité noire ». Bien entendu, certains individus appartenant aux *homo sapiens Europeanus* vivent en Afrique, mais ces derniers ne peuvent être véritablement qualifiés d'Africains, *sensu stricto*. Du fait de la mobilité humaine caractérisant les temps modernes, certains individus d'origine géographique africaine vivent aujourd'hui en Amérique, aux Caraïbes et en Europe. Logiquement, ceux-ci pourraient être considérés comme noirs (terme familier) et africains (étant donné qu'ils ont été « greffés » de la géographie africaine).

### **Négritude et africanité : questions lexicographiques**

Mais revenons-en à cette comparaison entre l'« Afrique » et la « race noire ». D'où vient le problème : est-ce parce que nous n'avons pas réellement défini la notion de « race noire » ? Il convient de préciser avant tout que le terme « noir » est un adjectif désignant une couleur dans une des langues d'Europe. Il faudrait à présent se demander à quoi le terme « noir » fait référence dans l'expression « race noire » ? Le mot « noir » a-t-il ici une signification symbolique ou métaphorique, ou son usage est-il uniquement empirique, comme dans l'expression « broyer du noir » ? Pour éviter un débat sans fin, il serait préférable d'en consulter l'usage lexicographique. La définition lexicographique (voir *Webster's Ninth New Collegiate Dictionary*) du terme « noir », en référence à la race, est la suivante : « personne appartenant à une race de peau foncée ou liée en partie à cette race ; par ext. Negro. Or, la définition de « Negro »

est la suivante : « individu d'une population appartenant à la branche africaine de la race noire ». Mais voici la définition qui est donnée du terme « Africain » : individu né ou habitant l'Afrique ; individu dont les ancêtres immédiats ou éloignés sont Africains ; par ext. « Nègre ». Tout cela est assez curieux, car le terme « Negro » est l'équivalent espagnol ou portugais du terme « noir ». En outre, les individus que l'on désigne aujourd'hui sous le vocable de « noir » étaient autrefois appelés des « négros », jusque très récemment. De plus, la définition de « négro » présuppose-t-elle qu'il y aurait des individus de race noire qui seraient des « non-nègres » ? Les lexicographes pensent-ils à d'autres populations telles que les Papous de la Nouvelle-Guinée, les indigènes des Îles Fidji ou aux autres insulaires de la région du Pacifique (appelés « Mélanésiens », un terme dont le préfixe grec signifie littéralement « peau noire »), dont les traits phénotypiques africanoïdes ont longtemps constitué une énigme pour les anthropologues occidentaux ?

Si les termes « noir » et « négro » sont quasiment synonymes, et si le mot « négro » désigne « un individu appartenant à la branche africaine de la race noire », le terme « noir » est-il alors synonyme d'« africain », particulièrement pour les Noirs dont les ancêtres immédiats ou éloignés seraient Africains ? Si tel est le cas, cela voudrait alors dire que la race noire et la race africaine sont des ensembles similaires (selon les définitions de Boulaga). Il convient de noter que pour Boulaga, l'univers noir est limité à l'Afrique, aux Amériques, aux Caraïbes et à l'Europe. Il ne fait aucune référence aux populations de Nouvelle-Guinée et de la Mélanésie.

### **Quelques définitions incohérentes**

Se référant à l'usage commun, Boulaga, affirme qu'étant donné que l'identité noire et l'identité africaine ne constituent pas des synonymes, alors l'expression « noir africain » n'est pas un pléonasme. Cela implique donc qu'il existe des Africains non noirs. Boulaga soutient qu'il y aurait des « Africains jaunes » et des « Africains blancs ». Mais encore une fois, dans ce cas, il se réfère au langage habituel qui est très peu cohérent et logique. Je veux dire par là que l'on ne parle pas d'« Asie jaune », d'« Asie blanche », ou encore d'« Asie marron ». Le discours racial à propos de l'Asie est essentiellement de nature géographique ou est lié à la nationalité. On parle ainsi d'Asiatique de l'Est ou du Sud, ou alors, l'on fait simplement

référence à la nationalité, transmettant ainsi facilement le message phénotypique. Des termes tels que « Asiatique de l'Est blanc » ou « Asiatique de l'Ouest noir » ne sont pas employés. Le fait de décrire des individus d'Asie de l'Est comme étant « jaunes » serait inapproprié sur le plan phénotypique et considéré comme assez péjoratif. Pourtant, l'on parle d'« Africain noir », comme si l'environnement tropical et subtropical du continent africain pouvait produire un type humain non noir. Il convient de noter que le terme « noir » est employé au sens familier pour désigner de façon générique des individus dont le phénotype est une adaptation directe à l'environnement africain. Il faut aussi prendre conscience de la fluidité et de la nature changeante du langage descriptif racial. Rappelons-nous le langage de l'Europe du seizième siècle, par lequel les Noirs étaient appelés Maures – noirs ou marrons. L'Afrique englobe l'ensemble du continent avec les diverses résultantes de son histoire environnementale. L'on reconnaîtrait facilement un Africain dans n'importe quelle rue de Beijing ou de Moscou. L'évocation d'un « Africain blanc » serait accueillie avec surprise : *l'homo sapiens Europeanus* n'a pu acquérir ses traits phénotypiques particuliers qu'au sein de la zone tempérée de l'environnement européen.

### **Race, science, et ontologie**

Le langage ne nous est pas d'un grand secours, parce que ce dernier est limité par l'usage, qui présente souvent des incohérences. La solution serait d'examiner le concept de race de manière scientifique. C'est ce que fait Boulaga, lorsqu'il affirme que « la plus grande diversité est celle existant entre individus et non entre groupes », même si les différences entre groupes sont très évidentes (Boulaga 2000: 62). Mais sur le plan logique, cette affirmation ne tient pas : si les différences phénotypiques sont déterminées génétiquement, elles doivent être ajoutées à la moyenne des différences intra-groupes. Selon les biologistes évolutionnistes Nei et Roychoudury, les différences ne dépassent pas les 0,5%. Cette différence résulte de la comparaison de l'affirmation selon laquelle les différences génétiques intra raciales sont de 14,3%, et celle selon laquelle la différence entre races est estimée à 14,8% (Nei et Roychoudury 1983). Les différences sont en effet minimes, mais il n'aurait pas pu en être autrement, étant donné l'influence des mutations d'adaptation à l'environnement et la dérive génétique permettant

la séparation par la distance. Cela voudrait dire que les fonctions intervenant ici ne produiraient pas les mêmes résultats. Il existe une affirmation commune selon laquelle la diversité génétique au sein des populations indigènes africaines est plus importante que dans n'importe quelle autre zone. Encore une fois, cela soulève des questionnements sur la diversité intra-interraciales, ainsi qu'une question générale basée sur la reconnaissance du fait que les démarcations sont basées sur des distinctions arbitraires fondées essentiellement sur un phénotype évident. C'est ce racialisme naïf que l'on retrouve dans une forme d'anthropologie physique douteuse, qui est responsable de la création artificielle d'une « Afrique noire », aujourd'hui remplacée par l'expression euphémique « Afrique subsaharienne ».

Mais la problématique raciale ne porte pas uniquement sur des distinctions *in se*, mais sur certaines formes de distinctions qui déterminent la valeur différentielle des êtres humains. Malgré les affirmations issues des laboratoires, selon lesquelles la diversité interne aux populations d'Afrique est plus importante qu'ailleurs, « tous les Africains se distinguent les uns des autres par leurs apparences », du fait de leurs interactions évolutionnistes avec les environnements tropicaux et subtropicaux africains. Les écologies contextuelles africaines ont produit un genre humain particulier. Malgré le discours poli et évasif formulé par des personnes originaires de zones écologiques tempérées, la problématique africaine trouve véritablement ses racines dans ses populations identifiables d'un point de vue phénotypique. Ceci constitue la base du racisme, de sa forme la plus commune à la plus sophistiquée. Ceci rejoint l'affirmation de Boulaga (2000:63) selon laquelle « l'histoire montre bien que la notion de race n'est pas un problème logique ou scientifique, mais plutôt un problème politique en quête de justification absolue, métaphysique. Qui doit commander et qui doit obéir ? Le problème politique racial a toujours cherché sa solution à travers des appels à la science, en apparence logiques. La problématique de l'Afrique (sa condition économique et politique) est souvent discutée *sub rosa* par l'Occident, comme s'il s'agissait d'une question essentialiste avec pour acteurs des synapses de cerveau humain et des connexions neurales produisant de la « bonne gouvernance », de la richesse individuelle et du développement économique. Ceci s'applique également ailleurs pour n'importe quelle personne ayant une

physionomie africaine. Les populations à phénotype africain présentes dans les Amériques portent *a priori* le fardeau de la « problématique africaine ». Comment peut-on autrement expliquer la « discrimination raciale » débiliteuse vécue par des individus de phénotype africain en Amérique (États-Unis, Brésil, etc.) et ailleurs dans le monde ?

L'on se demande donc pourquoi Boulaga (2000:63) semble insister sur l'affirmation tout à fait discutable selon laquelle « on peut être Noir sans être Africain et Africain sans être Noir », et selon laquelle, également, « la notion de race n'a pas de fondement scientifique et présente une nocivité largement démontrée par l'histoire ». Lorsqu'il est en contact avec un phénotype africain, l'individu raciste associe automatiquement la couleur noire de ce dernier à son appartenance africaine. La négritude est obligée de porter le poids de l'histoire africaine, et tombe ainsi dans l'africanité. De manière générale, la carte génétique de la négritude n'établit pas cette distinction.

### Les apparences

Boulaga (2000:64) souhaite maintenir les apparences : « L'on ne doit pas les laisser disparaître ; elles doivent être préservées et renforcées ». Mais il existe là un risque de contradiction : si, d'un point de vue sociologique, les différentes races sont basées sur les apparences physiques, alors Boulaga ne serait-il pas en train de confirmer de manière implicite la base même du racisme ? Il convient de se demander comment concilier la vérité portant sur les apparences et les affirmations scientifiques au sujet de la race formulées par Boulaga. La critique formulée à l'égard de l'identité raciale peut également être appliquée envers l'identité ethnique, que Boulaga considère comme un élément positif. La science n'est d'aucun secours à des problèmes tels que ceux apparus en Yougoslavie, qui sont des conflits interethniques motivés par des identités sociales fondées sur la religion et la mémoire historique. Le fait de nier l'existence scientifique de la notion de race n'atténue donc pas le rôle des apparences phénotypiques combinées à la sociologie et à l'histoire. Ainsi, la solution au problème de la race n'est pas de nier

l'existence de relatives différences phénotypiques, reflétant des origines environnementales particulières, mais plutôt de reconnaître que dans l'ordre général des choses, de telles différences doivent passer inaperçues, dans un contexte idéologique idéal.

### Conclusion

Le problème de l'argumentation de Boulaga (2000:61) est le suivant : il suppose que l'identité africaine est différente de l'identité noire ; ainsi, l'on ne peut logiquement « préserver les apparences ». La raison en est que c'est justement « l'identité noire » qui permet à un Russe d'établir un lien entre des ressortissants du Sénégal, d'Afrique du Sud et du Brésil, si l'œil du Russe les identifie comme étant « Noirs ». Car, après tout, ce ne sont pas les cultures de ces divers ressortissants que perçoit l'œil du Russe. Inversement, si l'on maintient les apparences, il faudrait alors mettre au même plan « identité noire » et « identité africaine ».

### Référence

Nei, M. et Roychoudhury, A.K., 1983, 'Genetic Relationship and Evolution of Human Races', *Evolutionary Biology*, 14.

---

## «Le (Tiers)-monde est un ghetto»? À la recherche d'une «troisième voie» entre le cosmopolitisme post-moderne et le nationalisme culturel <sup>1</sup>

---

Depuis longtemps, l'Occident comme le Tiers-monde connaissent les effets dévastateurs de « l'autochtonie », de la xénophobie et du nationalisme ethnique. En dépit d'épisodes sanglants de nettoyage ethnique au Rwanda, dans les Balkans, en Inde et dans d'autres parties du monde, les hommes politiques comme les intellectuels continuent à soutenir différents types de nationalisme culturel. Il est évident que tous les défenseurs du nationalisme ne cherchent pas à l'utiliser à des fins d'exclusion ou de répression. Certains souhaiteraient, en effet, voir se développer un nationalisme stratégique au sein du Tiers-monde pour contrebalancer la domination et l'hégémonie culturelles occidentales. L'invasion récente de l'Irak, par exemple, a engendré une vague particulièrement forte de nationalisme et de solidarité au sein du Tiers-monde. Elle a aussi

### Steven Robins

Associate Professor  
Department of Sociology &  
Social Anthropology  
University of Stellenbosch  
South Africa

donné naissance à une solidarité internationale sans précédent contre la guerre en Irak.

Anthony Kwame Appiah et Achille Mbembe font partie d'un groupe de chercheurs africains qui ont souligné les dangers du nationalisme culturel et des expressions d'un essentialisme racial et ethnique inscrit dans les traditions intellectuelles africaines. Mbembe, par exemple, a fortement critiqué ce qu'il appelle les discours « nativistes » du nationalisme africain. Selon lui, le nativisme et « l'afro-

radicalisme » sont de « fausses philosophies » (*philosophies du travestissement*), « des dogmes et doctrines répétés à n'en plus finir » par les nationalistes et les marxistes (Mbembe, à paraître). Les détracteurs du nationalisme africain existent depuis longtemps<sup>2</sup>. Déjà dans les années 1970, le projet nationaliste africain commençait à perdre de son influence. Bon nombre de leaders nationalistes africains et de partis politiques issus des anciens mouvements indépendantistes furent en effet discrédités par des excès de corruption, de répression et de violence. Il a fallu cependant un certain temps pour qu'une nouvelle génération d'opposants au nationalisme émerge. Les critiques récentes d'Achille Mbembe envers ce qu'il perçoit comme la légitimation africaniste des discours « nativistes » constituent l'une des attaques les plus virulentes contre la production intellectuelle nationaliste.